

Le troubadour rock sacré Nobel

- Le prix Nobel de littérature a été attribué à Bob Dylan.
- Le chanteur américain est le premier musicien à recevoir cette récompense.
- “Bob Dylan écrit une poésie pour l’oreille”, a fait valoir jeudi la secrétaire générale de l’Académie suédoise, Sara Danius.

Il s’est toujours agacé d’entendre qu’il était un chef de file du “protest song”. Un apôtre de la contestation politique et sociale. Comment va-t-il réagir au prix Nobel de littérature qui vient de lui être attribué par l’académie suédoise ?

Robert Allen Zimmerman de son vrai nom, petit-fils d’immigrants juifs russes est né le 24 mai 1941 à Duluth, Minnesota. Il a été le tout premier à nous annoncer que les temps, inéluctables, étaient en train de changer. Le héraut de “Blowin’in the Wind”, écrit en un quart d’heure pour “The Freewheelin’”, son deuxième album paru en mai 1963, le prophète aussi de “Masters of War” et de “A Hard Rain’s a-Gonna Fall”, ne s’est pas gêné, au début des sixties, pour nous dire que le monde tournait carré. Mais ce qu’il avait à dire, il l’a chanté.

Nourri de la littérature beat (Kerouac, Ginsberg, etc.) et versé très jeune dans le blues et le rock’n’roll (d’Elvis Presley à Buddy Holly), il s’est surtout en-

flammé à 20 ans pour Woody Guthrie, chanteur folk du prolétariat et de l’antitotalitarisme, à l’égal d’un Pete Seeger.

Après avoir rallié New York, Bob, qui se nomme Dylan dorénavant, se déploie sur la scène folk de Greenwich Village, parmi les cafés, les galeries d’art et les librairies, dans des petits clubs. Hérissant les uns à force de leur paraître décidément inaudible – une voix arrachée par l’harmonica, un grincement de crécelle comme venu du fin fond des fosses nasales –, il n’en suscite pas moins la béate curiosité des autres, qui le vouent à une ascension irrésistible.

Rencontres

John Hammond était de ceux-là. Le producteur, qui avait déjà repéré Billie Holiday et Aretha Franklin pour la maison de disques Columbia, l’enrôle à son tour. Il pénètre en novembre 1961 au studio A du célèbre label, et y produit un premier album, titré sobrement “Bob Dylan”, encore immature certes. Il vit de quelques pièces et rondelles consen-

ties par les admirateurs, mais surtout, il rencontre du monde. Tel Robert Shelton, journaliste au “New York Times” qui, par la grâce d’un article flamboyant, lui ouvre béantes les portes des hauts lieux où il convient d’exister.

Entre 61 et 66, l’année de “Blonde on Blonde” (premier double 33 tours de l’histoire, avant le “Double blanc” des Beatles), Dylan commet sept albums, tous propres en leur genre. Il en enregistre deux déjà en 1965. Dont la fameuse bombe “Highway 61 Revisited”, pépinière de coups de génie : “Ballad of a Thin Man”, “Queen Jane Approximately”, “Just Like Tom Thumb’s Blues”, “Desolation Row”.

Par-dessus tout, l’album débute en fanfare avec “Like a Rolling Stone” – l’année même où les Stones larguent “Satisfaction” et son riff obsédant qui fera danser l’été sur tous les rivages. Pressé sous forme de single (45 tours) peu avant la sortie de Dylan au Newport Folk Festival de 1965, le morceau historique, l’immense classique, rompt à jamais avec l’ancien concept pop/rock pour susciter la fâcherie d’un large public qui maudit – et siffle un jour – ce soudain et vio-

Bob Dylan ne s’est pas gêné, au début des sixties, pour nous dire que le monde tournait carré.

lent passage du son acoustique à la guitare électrique.

Révolution

C'est en tout cas la révolution. Tout y concourt: la facture musicale, les changements d'accords, et les paroles d'une "absolue désespérance poétique". "How does it feel?", gémit le refrain d'une lancinante chanson adressée à une femme insouciant qui a trop joué avec la vie. Si toutefois le disque passera peu sur les ondes, c'est qu'il dure six minutes quand les radios sont "formatées" pour trois seulement. Mais la métamorphose est totale: le folk singer est devenu rock star.

Ces années-là, on a beaucoup vu et entendu l'artiste en compagnie de Joan Baez. En 65, il

épouse Sara Lownds, l'amour de sa vie, avec laquelle il s'installera à Woodstock, dans l'Etat de New York. Plus tard, séparé d'elle, il en concevra une amère tristesse, créant alors les sublimes élégies de "Blood on the Tracks" (1975).

En attendant, on est en 1966, et Dylan est au faite de sa gloire. Dans "Blonde on Blonde", en effet, il aligne derechef les plages d'anthologie: "One of Us Must Know (Sooner or Later)", "I Want You", "Stuck Inside of Mobile", "Absolutely Sweet Marie", "Sad-Eyed Lady of the Lowlands", etc. Des rythmes effarants. Or, fatigué peut-être par le succès, et épuisé par les excès qui vont de pair, il se blesse dans un mystérieux accident de moto. Quelque temps, il disparaît. Avant de ressusciter sur scène en 1968 lors d'un concert à la mémoire de Woody Guthrie.

A la fin des années 70, il découvre le christianisme et déroute une par-

tie de ses fans. Depuis les années 80, son extraordinaire créativité s'est tarie, mais il parcourt la route sans relâche, sans toujours convaincre. Son passage par Forest National en novembre 2013 était un grand cru. Sur son dernier album studio sorti en mai, "Fallen Angels", il interprète des standards américains popularisés par Frank Sinatra.

EdeB

Analyse

Un Nobel songwriter

Par Geneviève Simon

Chaque année (à quelques rares exceptions près) depuis 1901, le prix Nobel de littérature récompense une œuvre qui, selon le testament d'Alfred Nobel, "a fait la preuve d'un puissant idéal". Une notion qui, semble-t-il, impliquerait plus l'humain que le littéraire. Si l'annonce de l'attribution du plus prestigieux des couronnements au *songwriter* (un terme que le français désigne laborieusement par "auteur-compositeur-interprète") qu'est Bob Dylan a suscité les vivats, elle a pu surprendre. Par le passé pourtant, l'académie suédoise avait déjà usé d'audace, que l'on pense à Winston Churchill (distingué en 1953 pour ses discours politiques et ses mémoires) ou aux philosophes Henri Bergson (1927) et Bertrand Russell (1950). La littérature dans

sa diversité avait aussi été mise à l'honneur ponctuellement à travers la nouvelle (Alice Munro), le théâtre (Dario Fo ou Harold Pinter), la poésie (Tomas Tranströmer) et, l'an dernier, le journalisme et l'essai (Svetlana Alexievitch). Il n'empêche, la présente consécration, graal ultime en la matière, interroge cette fois les contours que l'on donne à la littérature. Plutôt que Haruki Murakami, Philip Roth, Joyce Carol Oates, David Grossman ou tant d'autres, c'est Bob Dylan qui a été choisi. Une légende de la culture populaire est ainsi élevée au même titre qu'Ernest Hemingway, Albert Camus, William Faulkner, Pablo Neruda et Gabriel García Márquez.

Quand on écoute une chanson, on peut oublier qu'elle est, dans sa forme la plus aboutie, de la poésie. Ce Nobel nous ramène donc aux fondamentaux de cet

art qu'est incontestablement la chanson: l'écriture. Qu'est-ce que la littérature? La réponse qui nous parvient aujourd'hui de Stockholm englobe désormais les mots de Bob Dylan, qui a toujours étroitement mêlé l'artistique et le politique. Un autodidacte, un rebelle, un chantre de la contre-culture, un proche de l'illustre Beat Generation, une idole. A l'heure où l'Amérique s'apprête à élire son prochain président dans un contexte rocambolesque, ce choix est peut-être plus politique qu'il y paraît. Il est encore nécessaire de réécouter la voix de Dylan, son engagement protestataire, le feu de ses convictions.

L'académie fait preuve d'une magnifique audace

Commentaire Guy Duplat

Le vénérable jury du Nobel a fait preuve d'une magnifique audace en accordant son prestigieux prix de littérature à un chanteur populaire comme Bob Dylan. Il a bien fait.

Car d'abord, c'est consacrer un vrai poète et un grand écrivain. Faut-il rappeler qu'il a grandi auprès des poètes de la Beat Generation et singulièrement d'Allen Ginsberg. Bob Dylan avait déjà reçu le prix Pulitzer en 2008. Longtemps, la poésie fut un art populaire, de Villon à Aragon. Elle l'est encore dans d'autres civilisations comme le monde arabe.

Aujourd'hui, par ce geste, le Nobel sort la poésie d'un cercle devenu trop clos pour proclamer qu'elle peut nous toucher tous.

Ensuite, le Nobel, par son choix, proclame qu'un art comme la chanson peut être un grand art, consacré par un prix prestigieux. Et alors que tant de prix Nobel sont hélas, si peu lus, voilà un Nobel que tout le monde a lu et entendu! Les frontières entre les arts dits nobles et les autres sont devenues perméables. Non, certes, tout ne se vaut pas.

Mais la grande chanson, beat, folk, rock, comme celle de Dylan vaut la grande poésie.

Enfin, le Nobel met en lumière une figure emblématique des années 60 et 70, qui fut alors, avec Joan Baez, à la pointe de bien des combats pacifistes contre la guerre au Vietnam ou contre le racisme en marchant avec Martin Luther King sur Washington. Bob Dylan était le chantre d'un monde qu'on voulait construire meilleur et plus juste, croyant que l'utopie était possible. Il suffisait que les jeunes le veuillent. Il est beau de rappeler ce combat alors que le climat mondial est devenu délétère dominé par la peur, le repli et l'égoïsme. Merci au Nobel de rappeler le talent de Bob Dylan et ce que la jeunesse d'alors pouvait apporter comme volonté d'enchâter le monde. Bob Dylan, c'est aussi l'Amérique inventive et généreuse, celle qu'on aime, pas celle de Trump qui nous semble si dangereuse. C'est peut-être aussi

ce message qu'a voulu nous dire le Nobel.

Aujourd'hui que la Méditerranée se transforme en cimetière, qu'Alep croule sous les bombes, que la pauvreté augmente si vite, ce prix Nobel de littérature nous remet en mémoire les paroles si célèbres de Bob Dylan dans "Blowin' in the wind".

Elles restent si actuelles:

"Combien d'années doivent exister certains peuples savants qu'il leur soit permis d'être libres? Et combien de fois un homme peut-il tourner la tête en prétendant qu'il ne voit rien? La réponse, mon ami, est soufflée dans le vent, The answer is blowin' in the wind."

Bob Dylan était le chantre d'un monde qu'on voulait construire meilleur et plus juste.

Combien de fois un homme doit-il regarder en l'air avant de voir le ciel? Et combien d'oreilles doit avoir un seul homme avant de pouvoir entendre pleurer les gens? Et combien faut-il de morts pour qu'il comprenne que beaucoup trop de gens sont morts? La réponse, mon ami, est soufflée dans le vent, The answer is blowin' in the wind."

37

ALBUMS STUDIO

En mai 2016, Bob Dylan a publié son 37^e album studio, "Fallen Angels". Il y reprend des standards américains popularisés par Frank Sinatra.

2

CONCERTS AU DESERT TRIP

Bob Dylan s'est produit vendredi dernier et se produit encore ce 14 octobre au Desert Trip, festival des légendes du rock, à Indio en Californie.

36

CD DE LA TOURNÉE DE 1966

Bob Dylan publiera, le 11 novembre 2016, un coffret de 36 CD de sa tournée mondiale de 1966. L'adoption, par le songwriter, de la guitare électrique, avait marqué un tournant dans sa carrière.

*"How does it feel
How does it feel
To be on your
own
With no direction
home
Like a complete
unknown
Like a rolling
stone."*

BOB DYLAN

S'il ne fallait garder que trois chansons du vieux Zim, jouissif déchirement, "Like A Rolling Stone" (1965) serait la première, car ce portrait d'une époque en mutation a changé la face de la musique populaire américaine. On y ajouterait volontiers "Chimes Of Freedom" (1964), les carillons de la liberté dont ZimZim s'est fait le chantre absolu, dans ce texte d'après Robert Shelton, sous l'influence d'Arthur Rimbaud. Alors après, on dira ce qu'on veut, mais "Lay Lady Lay" (1969) se pose un peu là car, sur un thème éculé, une chanson d'amour comme ça, ça ne court pas les rues. **DS**

Le pitre, prix Nobel, tire sa révérence

C'est une sortie de scène comme Dario Fo les a toujours aimées. *"Ce matin à huit heures, ce fut comme un grand finale et puis il est parti"*, a commenté son fils unique, Jacopo Fo. Un grand finale car Dario Fo, le dernier Italien à avoir reçu le prix Nobel, s'en est allé le jour même de la remise du prix Nobel de littérature. Un pied de nez à une reconnaissance que lui-même, en 1997, n'avait pas pris très au sérieux. *"Le prix le plus important est à donner cette année aux membres de l'académie suédoise qui ont eu le courage de remettre le prix Nobel à un pitre"*, avait-il déclaré, alors que le jury de Stockholm l'avait distingué pour avoir *"dans la tradition des bateleurs médiévaux, fustigé le pouvoir et restauré la dignité des humiliés"*.

Passion pour la politique

Une passion pour la politique qui aura traversé la vie et l'œuvre de cet homme hyper-actif qui vient de s'éteindre à l'âge de 90 ans. *"S'il devait m'arriver quelque chose, dites au monde que j'ai vraiment tout fait dans la vie"*, disait-il régulièrement, en partant de ce rire énorme qui soulevait sa mâchoire aux dents proéminentes.

Dario Fo était le dernier "Maestro" de la Commedia dell'Arte, *"l'artiste italien le plus célèbre des temps modernes"*, a écrit le quotidien "La Repubblica" en apprenant son décès.

Nul n'est prophète en son pays

Écrivain, acteur, scénographe, poète, Dario Fo a réinventé la satire, la comédie dramatique. Auteur de "La mort accidentelle d'un anarchiste", "La marijuana de maman est la meilleure", "Couple libre" ou "Faut pas payer!", il avait créé sa propre langue pour appeler à la rébellion contre les puissants et les hypocrites.

Il forme avec sa muse Franca Rame, qu'il épouse en 1954, ce couple mythique qui ne transigera jamais sur son engagement politique. Durant les années

de plomb, ils créent le "secours rouge", association qui vient en aide aux prisonniers politiques d'extrême gauche.

Avec elle, Dario Fo a aussi lancé plusieurs compagnies dont le groupe la Commune dans les années 1970 qui a porté le théâtre dans les entreprises et les quartiers populaires.

Sketches hilarants

Au début des années soixante, la RAI leur offre une fenêtre de grande audience le samedi soir, Dario Fo et Franca Rame proposent des sketches hilarants mais bien trop critiques politiquement : après sept émissions, la guilotine s'abat sur le couple satirique.

Dario Fo devra attendre 1977, après quinze ans de censure, pour voir l'une de ses pièces retransmise à la télévision italienne.

Anticlérical, il est parti en guerre contre la morale imposée par le Vatican en Italie dans "Le pape et la sorcière". En 2003, sa farce "L'Anormal bicéphale" contre Silvio Berlusconi, alors chef du gouvernement, s'est jouée à guichets fermés mais a été censurée à la télévision à la suite d'une plainte de l'entourage du leader politique.

Un langage absurde

Mais Dario Fo était aussi l'auteur de théâtre italien le plus joué dans le monde après Goldoni. De 1969 à l'été 2016, il va monter sur la plupart des scènes de théâtre d'Italie mais aussi du monde, pour interpréter "Le Mystère bouffe", un monologue dans ce langage "renaissance" qui lui permettait de dire tout ce qu'il pensait, comme les bouffons qu'il adorait. Les pièces de Dario Fo se distinguent par un langage absurde où se mêlent dialectes locaux, expressions latines et citations littéraires, et marient allègrement le rire et la gravité.

Inspirée par la tradition de la commedia dell'arte, son œuvre s'est attaquée à

tous les sujets politiques et sociaux de l'époque : la guerre du Vietnam, l'assassinat du président américain John Kennedy, la question palestinienne, le sida, l'amour libre, l'avortement, la mafia, la corruption...

Un "Ciao" inoubliable

Ils ne sont sans doute pas très nombreux les Italiens qui ont réellement lu les œuvres de Dario Fo, mais tous connaissent le visage de ce vieil homme qui lors des funérailles de son épouse adorée, en 2013, a hurlé un immense et douloureux "Ciao" ... inoubliable.

Resté seul, avec son fils Jacopo, il entame un parcours boulimique de création, impatient d'écrire, de parler, de peindre, il travaillait pour s'étourdir, pour brûler le peu de temps qu'il lui restait à vivre après une existence longue et chanceuse, bien trop chanceuse, aimait dire ce grand homme qui, à l'inverse de la majorité, savait toujours remercier la vie pour tout ce qu'elle lui avait donné.